

courir le taureau qui, se sentant dégagé, allongea vivement le cou et huma l'air avec force ; mais exténué sans doute, et d'ailleurs, saignant abondamment du muffle car il s'était blessé lui-même contre le mur, il s'abattit à l'endroit où finissait la muraille.—"Chacun son tour, mon vieux !" exclama Mystigo.—"C'est égal, ajouta-t-il, c'est un bel animal ; j'avais là un rude adversaire et je suis fier de lui ; néanmoins, il était temps que ça finisse."

L'exploit que nous venons de raconter n'avait pas duré cinq minutes en tout, mais c'était des minutes dont chaque seconde était une menace de mort pour notre héros. Inutile de dire qu'un bravo enthousiaste l'avait salué de loin lorsqu'on le vit hors de danger. Et que de félicitations et de chaudes poignées de main lorsqu'on le rejoignit.

Dès lors, Mystigo grandit de cent coudées parmi les braves gens du bourg qu'il habitait. Sa main, bien que toute meurtrie et percée d'un demi pouce de profondeur, se cicatrisa en trois semaines, grâce aux soins habiles du médecin de l'endroit.

Quant à la jeune fille pour laquelle Mystigo avait joué sa vie, elle en fut quitte pour quelques contusions et la peur, le taureau, ainsi que nous l'avons dit, n'ayant eu que le temps de la renverser. Mais le cœur de la jolie laitière fut plus profondément blessé que son corps, car dès ce jour, elle jura un amour éternel à ce petit garçon qui l'avait sauvée d'une mort presque certaine et qui comptait à peine seize ans. Mystigo lui-même ne fut pas insensible à la reconnaissance de cette jeune héritière qui comptait, elle aussi, seize printemps.

Le terrible taureau, lui, cause de tout le mal et qui était la propriété du père de la jeune fille quasi-victime, fut reconduit à l'écurie par son maître et celui-ci, furieux de voir qu'il avait failli causer la mort de son unique enfant qu'il adorait, lui administra cinq ou six fameux coups d'étrivières pour panser ses blessures. Le fermier offrit une belle récompense au sauveur de sa fille, mais Mystigo refusa catégoriquement et dit qu'il était suffisamment récompensé d'avoir secouru mademoiselle sa fille : généreux Mystigo, il sentait que l'amour ne se paye que par l'amour.

Il y avait un mois que cet événement était passé et Mystigo était parfaitement guéri de ses blessures, sauf un peu de sensibilité. On était à la fin d'août et Mystigo allait regagner le lycée dans trois jours. C'était l'après-midi d'une chaude journée et pour la dernière fois peut-être, le personnage de notre histoire, prenait ses ébats dans

la rivière nommée l'Haleine, qui coulait près de la localité qu'il habitait.

De l'autre côté de la rivière, mademoiselle Julienne Japy, jeune personne de quinze ans et fille du chef de la maison de ce nom dans laquelle était occupé le père de Mystigo, cette demoiselle, disons-nous, prenait une leçon de natation sous les soins d'un professeur.

La mère, assise sur un pliant au bord de l'eau, assistait à ses ébats. La leçon terminée, la mère engagea sa fille à sortir de l'eau.

—Je t'en prie, maman, laisse-moi prendre encore quelques exercices, répondit la jeune personne : l'eau est si bonne et la saison balnéaire touche à sa fin.—Soit, dit la mère, mais ne t'approche pas du poteau.—Ne crains rien, petite mère.

Le parage où se baignait la jeune fille d'une part et Mystigo avec quelques amis de l'autre, était l'endroit le plus favorable aux baigns : eau claire comme du cristal, coulant doucement sur un fond de sable fin qui s'inclinait de façon à augmenter insensiblement la profondeur de l'eau, ce qui permettait à chaque baigneur de mesurer son terrain d'action selon ses connaissances nata-

toires. A un demi-mille en aval de ce parage, existait une cascade. Cette chute augmentait naturellement à un point donné la force du courant. Aussi, pour mettre en garde contre le danger qu'elle présentait, avait-on placé à un certain endroit sur les deux rives, un poteau avec cet avis : "Courant dangereux ; limite de sûreté."

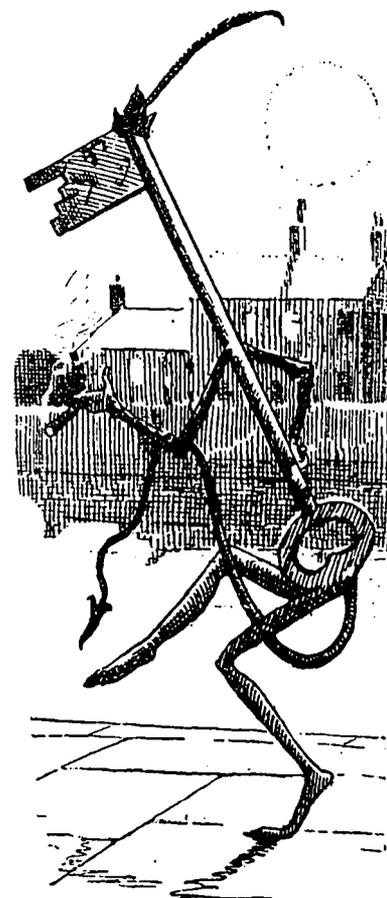
De l'autre côté de la chute, était une ceinture de rochers de trois à quatre pieds d'élévation, coupée d'échancrures par lesquelles l'eau jaillissait avec force pour retomber ensuite dans un bassin mesurant soixante pieds de profondeur.

De la zone de baigns, la rivière allait en s'élargissant jusqu'à la chute où elle atteignait une largeur de deux cents mètres (218 verges), après laquelle elle se rétrécissait.

La mère de la jeune personne qui se baignait, s'absenta un instant en la recommandant à sa gouvernante. Mademoiselle Julienne n'étant plus sous l'œil de sa mère, dit à sa gouvernante qui était une anglaise :

— Betty, je vais tirer une coupe jusqu'à la hauteur du poteau.—Non, mademoiselle, vous ne ferez pas cela ; madame votre mère vous l'a défendu et je ne le veux pas, répondit la duègne.—Oh ! si, vous allez voir comme je suis déjà forte en natation ; le courant n'est pas trop sensible encore au poteau ; je le remonterai sans peine.—Prenez garde, mademoiselle Julienne ;

## LA PHILOSOPHIE DU PASSEPARTOUT



Ce monsieur a toujours le soin de jurer qu'il a des affaires pressantes à son bureau.

songez aux accidents qui se produisent à cette même place chaque année ; d'autres plus énergiques que vous en ont été victimes.—Ah ! vous craignez toujours, miss ; ce n'est pas naturel pour une fille d'Albion que l'on dit si téméraire ; bah ! continua-t-elle, puisque le poteau indique le commencement du danger, il n'est donc pas encore menaçant là.

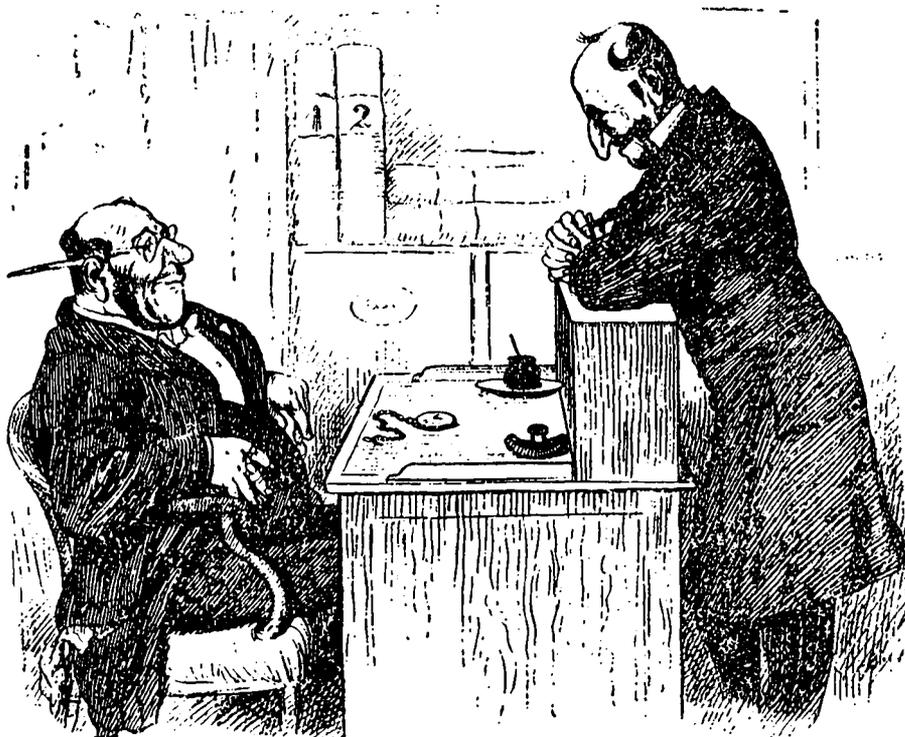
Miss Betty eut beau protester, la jeune fille répondit qu'elle voulait atteindre le poteau afin d'essayer ses forces.

Attachée sur une botte de jonc qui lui servait de vessie natatoire ou de support, elle se laissa descendre tranquillement au fil de l'eau et en deux minutes atteignait la ligne de l'indicateur. Alors, souriant de son succès, elle se dit : "Ce n'est pas plus difficile que ça ; et miss Betty qui avait peur ! Bien ! maintenant, demi-tour et en amont," et elle vira de bord. Mais alors commença la difficulté.

En descendant le courant, la jeune fille ne s'était pas rendu compte de sa force, doucement portée qu'elle était par la nappe mouvante ; mais lorsqu'il fallut le remonter, elle dut réunir tous ses efforts pour refouler les eaux ; elle nageait à grandes envergures mais avançait faiblement ; à chaque brassée quelle faisait, elle ne gagnait que peu de terrain ; elle ne pouvait songer à prendre pied pour mieux couper les eaux car elles avaient ici une profondeur de trois verges et plus. Enfin, ramassant toutes forces, elle chercha de nouveau à fendre le courant mais elle avançait à grand-peine. Le courant n'était cependant pas encore insurmontable, ainsi que la jeune personne l'avait exprimée à sa gouvernante, mais pour le dominer, il eut fallu la force d'un homme, et mademoiselle Julienne Japy n'avait que les forces d'une frêle créature de quinze ans. Cependant, elle était courageuse et elle continua de lutter avec énergie. Après quelques minutes de cette lutte infructueuse, ses forces commençaient à faiblir. Par une instinctive anxiété, elle jeta un regard du côté du poteau indicateur ; horreur, elle avait retrogradé ; Sans perdre encore la tête, elle sentit le danger de sa situation et elle se mit à crier : au secours ! puis, travaillant activement des bras et des jambes, elle chercha à se maintenir sur place, dans l'espérance qu'un bras nerveux viendrait bientôt la délivrer.

Bien avant qu'elle n'appelât, passants et baigneurs s'étaient rendu compte de sa position cri-

## FEMME PRATIQUE



Comptable, à son patron.—Madame Compteserré vient de vous envoyer un ordre.

Le patron.—Très bien ; faut la traiter avec égards.

Le comptable.—Elle nous dit d'acheter deux cents parts de chars urbains à deux cent vingt, de les revendre à deux cent quarante et de lui en envoyer le produit demain matin.